

A man with a backpack is walking away from the viewer down a long, narrow hallway with dark wood paneling. At the end of the hallway is a large, arched window. The light from the window is warm and golden, suggesting a sunset or sunrise. Two small, glowing, winged figures are visible in the window. The overall mood is contemplative and hopeful.

**L'Effet**  
**Monsieur Papillon**

**Philippe Lorand**

Philippe Lorand

# L'Effet Monsieur Papillon

© Philippe Lorand, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7640-2

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

— 'Pa, arrête, je sais déjà tout ça... Tu ne veux vraiment pas qu'on pousse jusqu'au pied du palais de justice ? Je te dépose, et je retrouverai bien une place pour me garer. D'accord ? D'ici, avec ta jambe, on en a bien pour dix minutes !

Son entêtement à rester à mes côtés me désarmait. Résigné, je coupai le contact. Le moteur s'arrêta dans un dernier frisson, laissant place à un silence épais, ponctué par le frottement irrégulier des essuie-glaces qui s'éteignirent finalement. J'étais à bout. La nuit blanche passée à tourner en rond n'avait fait qu'amplifier mon anxiété. Chaque mètre qui me rapprochait du verdict me semblait un pas de plus vers un précipice.

L'humidité glaciale chargée d'une odeur métallique et terreuse laissée par la pluie me frappa au visage dès que je quittai l'habitacle. Je sortis la canne tripode du coffre, fis le tour du véhicule et ouvris la portière passager. Mon père posa un pied à terre sur les pavés mouillés, sans même prendre une seconde pour respirer et reprit sa litanie. Cette fois, c'était l'avocat. Pas assez célèbre. Pas assez compétent. Trop bon marché. Tout en l'aidant à se tenir debout, je réprimai un soupir. Mon choix n'était pas le fruit d'un hasard, mais d'une contrainte bien simple : mes finances.

J'ajustai sa canne et jetai un coup d'œil nerveux à ma montre. Dix minutes. Dix minuscules minutes avant l'audience. Tout en moi hurlait d'accélérer, mais ses jambes fragilisées par cette maudite chute sur un pavé disjoint nous imposaient une lenteur frustrante. Le monde entier semblait se figer alors que nous avançons péniblement vers l'angle de la rue où le palais de justice se dressait.

Les bruits de la ville nous enveloppaient : le roulement étouffé des voitures sur l'asphalte mouillé, les klaxons épars et les conversations pressées des passants qui, parapluies en main, accéléraient le pas sous un ciel uniformément gris. Une fine bruine commença à tomber, collant à nos visages et amplifiant le froid qui paraissait s'insinuer jusque dans mes os. Mes chaussures étaient déjà humides, et chaque pas devenait une lutte contre l'envie de presser.

En arrivant au carrefour, une foule compacte capta toute mon attention. Leur présence, leurs slogans, leurs pancartes... Une vague de sueur froide me parcourut. Étaient-ils là pour moi ? Contre moi ? Mes mains tremblaient légèrement. Puis, à mesure que nous approchions, les bribes de slogans scandés se firent plus claires : « Justice pour Corinne ! Assez de silence ! ». Ce n'était pas mon affaire. Les inscriptions sur les pancartes parlaient d'un procès pour violences conjugales. Rien à voir avec ma présence ici. Je n'étais pas le nombril du monde. Un soupir m'échappa, léger, mais chargé de tout mon stress refoulé.

Le soulagement fut de courte durée, vite teinté de malaise. Ces hommes et femmes étaient ici pour autre chose, mais moi ? Que valait ma propre bataille à leurs yeux ?

Sur le côté, dans son imper sombre, je reconnus maître Dubois. Je serrai sa main. Son étreinte était ferme, trop professionnelle à mon goût, presque mécanique. J'avais du mal à me sentir à l'aise avec cette profession. Peut-être ma vision était-elle biaisée par les films, les romans ou les actualités, mais les avocats me semblaient appartenir à un monde cruel, où l'argent dictait le jeu. Celui qui pouvait s'offrir le plus cher, le plus réputé, partait toujours avec un avantage. Aujourd'hui, ce monde allait dicter mon avenir.

C'était le cas du père d'Alexandra, une des plaignantes. Avocat influent, il siégeait même au conseil d'administration de l'établissement dans lequel j'avais travaillé. Comment rivaliser avec un tel adversaire ? J'avais bien été mis à la retraite anticipativement, et mes revenus me suffisaient. Je n'étais pas dépensier. Mais payer des honoraires qui me semblaient astronomiques, presque indécents comparés au salaire que je gagnais autrefois... Non. Je ne pouvais pas. Ni financièrement, ni moralement. Et pour quoi ? Aucune garantie de succès. Mon avocat, qu'il gagne ou qu'il perde, recevrait la même somme.

Nous commençons à gravir les marches, longeant la foule toujours rassemblée au pied du palais. Dubois, le regard fixé sur les larges portes en haut de l'escalier, lâcha d'un ton résigné :

— Aucun des deux n'a accepté de répondre à ma demande.

Je hochai la tête, le cœur serré. Justin, épuisé par des années de tensions, avait quitté la profession. Emilie, elle, avait peur. Trop peur d'être encore plus mal vue si elle se joignait à ma défense. Et moi, j'étais là, seul.

En pénétrant dans le couloir, je jetai un coup d'œil à ma montre. 10 heures 31. Je suivis maître Dubois dans le hall d'entrée. L'atmosphère était lourde, saturée d'humidité et de l'odeur familière des vieux bâtiments publics : un mélange de cire, de papier humide. Mes chaussures glissaient légèrement sur le carrelage poli. À chaque pas, les murs nus et hauts renvoyaient des échos, comme pour amplifier la pesanteur de l'instant. Autour de nous, les bruits semblaient assourdis : des murmures, le grincement lointain d'une porte, et parfois, des pas pressés résonnant sur le sol.

Nous nous arrê tâmes à proximité d'une rangée de bancs en bois usés par le temps. Un regard circulaire me permit de croiser des visages fermés, des yeux hagards. Des familles, des accusés, des avocats, tous plongés dans des préoccupations bien différentes des miennes. Je sentais les battements de mon

cœur s'accélérer à mesure que la trotteuse de l'horloge, suspendue au-dessus de la porte d'audience, progressait.

Mon père, à mes côtés, tapotait distraitemment sa canne contre le carrelage. Il scrutait le plafond comme s'il y cherchait des réponses. Son silence inhabituel me déstabilisait plus encore que ses reproches habituels. Pour une fois, il semblait suspendu au même fil invisible que moi, conscient de l'enjeu.

Mon défenseur et moi le regardions, compréhensifs par rapport à son handicap, mais je ne pouvais m'empêcher de penser : « Et si en plus, je dois commencer par m'excuser du retard, problèmes de circulation, difficultés à trouver une place de stationnement... ça ne va pas mettre le juge de bonne humeur. » J'avais déjà remarqué le ton ironique qu'il avait, par moments, pris au cours de la première audience.

Nous étions maintenant devant la salle, guidés par notre avocat. 10 heures 32... Mon cœur battait la chamade, mes mains étaient moites. D'un geste rassurant, maître Dubois ouvrit doucement la porte. Un léger grincement. Il déclencha en moi un frisson incontrôlé, un frisson strident, identique à celui qu'un professeur sadique provoquerait en traînant longuement ses ongles sur un tableau noir. Ce son me parut amplifié par cent dans ma tête.

Il fallait entrer. Ce simple geste me demandait une énergie que je ne possédais plus, comme si chaque fibre de mon corps me suppliait de fuir. Un silence pesant s'installa, à peine troublé par le grincement des bancs. Les regards étaient comme des projecteurs, mettant à nu ma nervosité, et chaque pas résonnait dans cet espace étrangement hostile.

Tout au fond, le juge, dans sa toge noire, était absorbé par une conversation avec une personne debout à ses côtés. Il acquiesçait régulièrement, le visage impassible. Une info de dernière minute concernant mon affaire ? Tous les trois, nous avançons pour prendre place au début de la rangée vide à l'invitation de maître Dubois, qui proposa à mon père de s'asseoir au deuxième rang.

Debouts, nous attendions que le juge daigne s'adresser à nous. Quelques minutes passèrent, des minutes qui me semblèrent interminables. Le silence, presque tangible, paraissait alourdir l'air. Une ambiance dans laquelle l'on pouvait littéralement entendre une mouche voler. Mon esprit, lui, ne cessait de s'agiter, envahi par un tourbillon d'appréhensions, de doutes et de questions sans réponses. Et au milieu de tout ça, ce refrain obsédant qui battait la cadence dans ma tête : « *L'écrivain a dit la vérité, il doit être exécuté... L'écrivain a dit la vérité, il doit être exécuté...* »

Le juge ajusta ses lunettes en silence, échangeant encore quelques mots avec

l'inconnu à ses côtés. Pas un bruit, hormis le froissement des papiers qu'il manipulait d'un geste mesuré. D'un regard rapide, il balaya la salle, s'assurant que les deux parties étaient prêtes. Il n'avait pas regardé sa montre. C'était déjà ça.

C'est à ce moment qu'une porte, au fond à droite, s'ouvrit dans un léger grincement. Le procureur entra, lentement, son pas résonnant sur le carrelage, et s'installa à côté de maître Dekoning, le père d'Alexandra. C'était lui qu'on attendait. Il posa son attaché-case sur la table avec une gestuelle presque rituelle, en sortit un dossier épais et l'ouvrit sans un mot. Le bruit du cuir froissé semblait me transpercer les tympans, amplifiant encore cette étrange oppression.

Le juge, enfin, se redressa, sa posture marquant le début de ce moment redouté. Aujourd'hui, pas de plaidoiries. Pas de débats houleux. Tout cela était derrière nous, enfoui dans une audience passée. Il n'y avait désormais qu'une seule chose à faire : écouter. Il jeta un dernier coup d'œil circulaire sur l'assemblée avant de prendre la parole.

— Bien. Avant de prononcer le jugement, un bref rappel des faits.

Son ton était neutre, presque clinique, comme celui d'un médecin énonçant un diagnostic sans appel. Mais chaque mot avait le poids d'un marteau. Chaque syllabe faisait resurgir en moi des éclats de souvenirs, aussi tranchants que du verre brisé. La première audience. Les regards accusateurs. La convocation reçue, froide et impersonnelle. Les interrogatoires. Les visages impassibles de mes accusateurs. Tout se mêlait, se superposait, au point que je n'entendais bientôt plus sa voix.

Ma respiration devint plus courte. Mes mains moites cherchaient désespérément une prise, un ancrage. Mais il n'y avait rien. Juste ce banc dur sous moi et l'immensité du vide en face.

Cette enveloppe émanant du ministère de la Justice, remise un jour qui s'annonçait banal, avec un beau ciel bleu dès le lever du soleil. Une journée que je n'allais finalement jamais oublier, une de celles qui marquent votre vie d'une frontière invisible entre l'avant et l'après.

On sonna à la porte. Une première fois, puis une seconde, plus insistante. Agacé, je jetai un coup d'œil par la fenêtre. L'homme en tenue sobre, porteur d'une sacoche de cuir noir, ne me disait rien. « Encore un qui a un truc à vendre, pensai-je en retournant à mes occupations. » Mais la sonnerie retentit à nouveau, coupant court à mon répit.

Je me dirigeai vers la porte, d'un pas ferme et décidé, prêt à remballer

l'inconnu sans détours, peu importe ce qu'il avait à vendre. Quand j'ouvris, son expression sérieuse et sa posture rigide me frappèrent immédiatement.

— Bonjour, maître Henry, huissier de justice. J'ai un document à vous remettre. Vous êtes convoqué à comparaître devant le tribunal.

Huissier de justice. Ces mots résonnèrent en moi comme un coup de massue. Mon estomac se contracta brutalement, comme si une main invisible venait d'y planter ses griffes.

— Vous êtes sûr que c'est pour moi ? Il y a souvent des confusions entre le 70 et le 70A de la rue.

Ma voix, d'ordinaire claire et posée, vacillait légèrement. L'homme consulta ses papiers sans montrer le moindre signe d'impatience. Son professionnalisme implacable accentuait encore ma nervosité.

— Vous êtes bien François Prignon, né le 16 février 1963 à Bruxelles...

Le « oui » que je tentai d'articuler resta bloqué dans ma gorge. Je pris le document, les mains tremblantes, incapable de prononcer un mot de plus. L'huissier, impassible, me remercia d'un hochement de tête avant de tourner les talons. Je restai planté là, sur le seuil, un papier officiel entre les mains, comme si le simple fait de le tenir en faisait une réalité que je ne pouvais plus ignorer.

Je refermai la porte, lentement, comme pour retarder l'inévitable. Mes yeux parcoururent les premières lignes du document, mais les mots dansaient devant moi.

### ***Tribunal correctionnel de Bruxelles***

*Convocation à comparaître devant le tribunal correctionnel*

Monsieur François Prignon,

Né le 16 février 1963, à Bruxelles

Vous êtes convoqué en qualité de prévenu pour répondre des faits suivants :  
Diffamation publique et atteinte à la vie privée (article 443 du Code pénal).

Date de l'audience : Lundi 13 mai, 9 h 00

Lieu : Palais de Justice, salle 3, Bruxelles

Vous avez le droit d'être assisté ou représenté par un avocat. En cas d'absence injustifiée, le tribunal pourra statuer par défaut.

Tribunal... Affaire opposant... Ces termes m'étaient familiers, certes, mais jamais associés à mon nom. Jamais avec cette irréversibilité glaçante. C'était donc ça. La vérité que j'avais couchée sur le papier, mon témoignage, ma libération personnelle... *Monsieur Papillon*, mon livre, devenait une arme

retournée contre moi. En pièce jointe, du jargon juridique d'où ressortaient quatre noms, des fantômes de mon passé. Quatre noms qui, à eux seuls, suffisaient à faire ressurgir des souvenirs enfouis sous des couches d'amertume et de désillusion.

Je me laissai tomber sur le canapé, le document toujours entre les mains, comme si ce bout de papier en contenait tout le poids. Chaque ligne était une pique, chaque mot un rappel cruel. Ils étaient là, les accusateurs. Ceux qui m'avaient autrefois souri au détour d'un couloir, partagé une pause-café, feint une amitié. Maintenant, leurs noms trônaient fièrement, comme autant de coups de poignard, sur une convocation officielle.

Mon regard se perdit un moment à travers la fenêtre. Le ciel était toujours aussi bleu, indifférent. J'aurais voulu qu'il se couvre, qu'il pleuve, qu'un orage éclate. Quelque chose pour correspondre à la tempête qui grondait en moi.

Mais rien. Rien d'autre que ce silence oppressant, ponctué par le tic-tac régulier de l'horloge du salon. Je pris une longue inspiration, tentant de calmer l'agitation dans ma poitrine. Puis je rassemblai mon courage pour relire ces quatre noms, gravés dans mon passé comme des pierres tombales.

Ils avaient leurs raisons, leurs motivations, sûrement. Mais moi, j'avais la mienne : ma vérité. Une vérité que j'avais mise sur papier avec l'espoir naïf qu'elle me libérerait. Mais à quel prix ?

La vie, c'était comme un livre avec ses chapitres, dont un que je pensais avoir refermé pour de bon. Mais à cet instant, les pages commencèrent à se retourner en cascade, comme lorsqu'on relâche du pouce la tranche d'un livre. Elles se laissèrent aller mécaniquement jusqu'au début de ce chapitre que j'avais tout fait pour oublier. Ces noms... Ils portaient en eux un pouvoir presque surnaturel. Celui de réveiller des voix éteintes, des regards figés dans ma mémoire, des éclats de rire hypocrites. Et surtout, celui de rouvrir des blessures à peine cicatrisées.

Une nouvelle rentrée scolaire avec son lot de nouveautés et d'habitudes allait débiter. Mais pour moi, tout semblait étrangement différent. J'appréhendais ce moment après une longue absence. Quatre mois, plus les grandes vacances. Un temps suffisant pour que tout change, ou quasiment. J'avais bien reçu des nouvelles pendant cette période, mais pas vraiment de ceux que j'espérais. Un collègue extérieur à ma corporation était passé me voir. Sa visite m'avait fait énormément de bien. Mais après cela, plus rien. Le silence. Ce silence m'avait accompagné tout au long de ma convalescence, pesant un peu plus lourd chaque jour. Et maintenant, à l'aube de ce retour, il me paraissait presque insupportable. Comme si l'on m'avait déjà oublié. Ou pire, comme si ma place n'était plus tout à fait la même.

Le directeur tenait à être contacté par téléphone en cas de longue absence. Il se montrait toujours bienveillant, demandant des nouvelles d'un ton qui semblait inviter à la confiance. Le secret médical existait, bien sûr, mais couper court à ses questions aurait été une façon un peu sèche de dire : *Ça ne te regarde pas, contente-toi du certificat*. Je n'avais pas trop hésité à lui parler du cancer du sein dont j'allais être opéré. C'était toujours un peu bizarre, presque gênant, pour un homme de dire qu'il avait eu un cancer du sein. Je savais aussi que le directeur avait l'habitude de répondre indirectement aux collègues curieux, laissant filtrer des bribes d'information sans jamais entrer dans les détails. Mais cette fois, je me demandais s'il avait gardé le silence. Était-ce pour cela que personne ne m'avait contacté ?

Ce premier jour s'ouvrait, comme toujours, par une assemblée générale. La direction y exposait les défis de l'année, introduisait les nouveaux collègues et revenait sur les événements marquants des deux derniers mois. J'étais un peu en avance et décidai de faire un détour par la salle des profs, échangeant quelques « *Ça va et toi ?* » avec des collègues croisés en chemin. La petite cour menant à la salle des profs était étrangement calme ; un écho lointain des rares élèves présents pour présenter leur seconde session se mêlait aux discussions de collègues restés à l'extérieur.

En entrant dans le local, une odeur familière m'accueillit : un mélange de café tiède, de papier et de feutres secs abandonnés sur une table. Quelques conversations basses flottaient dans l'air, ponctuées par le cliquetis d'un clavier d'ordinateur portable et le bruit de feuilles qu'on manipulait nerveusement. Une chaise grinça légèrement lorsqu'un collègue se réinstalla près d'une pile de documents.